

Carhaix, 29 octobre 2023

C'est évidemment un immense honneur que de recevoir ce collier, qui me relie symboliquement au lointain passé d'une Armorique quelque peu oubliée : celle des ducs, notamment Jean IV, fondateur de l'Ordre de l'Hermine à la fin du XVe siècle, cette période durant laquelle une Bretagne indépendante a fait figure de véritable État, un État qui, par bien de ses aspects, était en avance sur son puissant voisin, l'État capétien.

Je remercie vivement l'Institut culturel de Bretagne, et notamment son président et ses deux vice-chanceliers, Lena Louarn et Hervé ar Beg, ainsi que tous les herminés qui ont décidé de voter pour moi.

Et j'associe, bien sûr, à ces remerciements les organisateurs du Festival du livre de Carhaix pour avoir accepté la remise un peu tardive de ce collier, en raison, j'y reviendrai, de mon « tiraillement » franco-breton : le 7 octobre, j'étais en effet à Blois, qui fut autrefois une résidence des rois de France, le jour même où, à Dinan, se déroulait la cérémonie pour les trois autres herminés de cette année 2023...

*

Je suis aujourd'hui très heureux de savoir qu'à travers mes livres, c'est un peu l'histoire de la Bretagne qui est mise en lumière, cette histoire qui a été trop souvent, trop longtemps, recouverte par l'histoire jacobine de la « nation France », que l'on qualifie d'« une et indivisible ».

À dire vrai, un mot pourrait être ajouté à cette unicité. Car j'ai toujours en tête cette phrase du grand historien Fernand Braudel : « tout est à mettre au pluriel. » Or, l'histoire de la Bretagne, précisément, participe à ce pluriel qui fait l'originalité et la richesse de ce qu'on appelle la France.

Mais d'abord, je dois me souvenir que je suis un – vieil - enfant de la République et que c'est l'école, toutes les écoles - primaire, secondaire, supérieure -, qui ont fait de moi, fils d'un ouvrier tourneur-aléseur de l'arsenal de Brest, ce que je suis devenu : un « passeur de temps », professeur et historien.

Et cet historien, je l'avoue est quelque peu divisé, puisque j'ai consacré et je consacre encore, une grande part de mes travaux, à l'histoire de l'État royal et, notamment, à Louis XIV.

Or le Louis XIV de Versailles n'est pas le même que celui de Carhaix. Le Louis XIV de Carhaix, c'est avant tout un roi de guerre, un roi prédateur, rejeté par les Bonnets rouges en révolte contre l'impôt, ces « Torreben », ces « casse-tête », violemment réprimés par les troupes du gouverneur, le duc de Chaulnes, durant l'été 1675.

Et c'est là, précisément, ce « tiraillement » que j'évoquais plus haut : tout en travaillant sur cette monarchie centralisatrice qui annonce et prépare, d'une certaine manière, notre République, j'ai toujours consacré, et de plus en plus à présent, une part de mes recherches à l'histoire de l'Armorique.

Et au fil des années, en réfléchissant sur l'originalité de cette histoire, j'ai pris conscience de mon attachement à une terre, à une histoire, à une culture que l'écriture et quelques livres m'ont permis de retrouver, de consolider, de fortifier.

Je pense ici à mes deux grands-mères. Toutes deux parlaient et lisaient le breton. L'une d'entre elles, ma grand-mère paternelle, dirigeait, dans les années 1950-1960, le petit hôtel-restaurant de la gare à Chateauneuf-du-Faou, et j'ai un souvenir toujours très vif du pardon de Notre-Dame des Portes auquel nous participions chaque année au mois d'août quand j'étais enfant. Je me souviens, notamment, du long ruban lumineux de la procession aux lumières, qui constituait l'un des points d'orgue du pardon.

Ma mère, quant à elle, comprenait le breton, mais elle refusait de le parler.

Quant à moi, malheureusement, je suis bien incapable de comprendre et de parler le breton, moi, « petit zef » brestois...

C'est donc principalement par l'histoire que j'ai retrouvé ma « bretonnité ».

- J'ai commencé très tôt, puisque mon mémoire (on dirait master aujourd'hui), alors que j'étais élève à l'École Normale supérieure de Saint-Cloud, a été consacré – en 1974 - aux 168 cahiers de doléances écrits au printemps 1789 dans la sénéchaussée de Ploërmel.

Et j'ai rencontré, grâce à eux, des Bretons déjà « résistants », comme ces paysans du petit village de Beignon, qui se réunirent un mardi dans leur cimetière, à l'ombre et sous la protection de leurs ancêtres, deux jours après l'écriture du cahier officiel, pour rédiger un « contre cahier », afin de plaindre des exactions de leur seigneur qui refusait de leur donner la parole.

- Il y eut ensuite, en 1990, grâce à Jean-Christophe Cassard, une rencontre avec un certain Jean Conan.

Jean Christophe Cassard (1951-2013) fut, avec moi, élève à l'École Normale supérieure de Saint-Cloud, et c'est un herminé trop tôt disparu, et à qui je voudrais rendre ici hommage.

Jean Conan, qu'il m'a fait connaître, a eu un destin extraordinaire : cet artisan oublié de Guingamp fut, tour à tour, petit tambour dans la milice royale, pêcheur de morue au large de Terre-Neuve et du Canada, calfat dans le port de Brest, soldat de l'an II et pourchasseur de chouans.

Jean Conan a écrit, dans les années 1820, une formidable autobiographie en 7 054 vers en breton et j'ai eu l'honneur de participer à la première publication, aux éditions Skol Vreizh, de ce texte tout à fait original. Son long poème révèle un Breton qui défend la République et qui, en même temps, se montre très critique contre Robespierre. Il le qualifie de « tyran », de « diable incarné » : « Robespierre et ses despotes font à Paris bonne chère / Et c'est nous qui sommes détenus et en situation de misère. »

Avec ce Jean Conan, resté jusqu'au bout un farouche républicain, on est très loin de l'image d'une Bretagne qu'on présente trop souvent comme unanimement contre-révolutionnaire.

- Il y eut aussi, un peu plus tard, en 2008, le marquis de Pontcallec, en lutte contre le Régent : ce livre m'a permis de travailler à la fois sur la réalité d'une révolte, mais aussi son imaginaire, puisque le livre inclut un CD, réalisé par l'association Dastum avec l'aide d'Éva Guilloré, qui a fait une recherche formidable sur les *gwerziou*.

Ce CD comporte 16 versions de la *gwerz* de Pontcallec avec, notamment, une version originale chantée par Gilles Servat.

- Plus récemment, en 2021, j'ai consacré un livre à Anne de Bretagne, cette duchesse, deux fois reine de France, qui a tenté, jusqu'à son dernier souffle – elle est morte en 1514 -, de préserver l'indépendance de la Bretagne.

- Et puis il y a eu, surtout, pour « cimenter » toutes ces histoires, au début de l'an 2000, une commande, par Michel Winock, d'une histoire générale de la Bretagne, pour les éditions du Seuil.

J'ai longtemps hésité à répondre à cette demande et puis je me suis mis au travail, notamment dans la riche bibliothèque de l'abbaye de Landévennec. Le résultat, après cinq ans de recherches et d'écriture, a été un livre de 1500 pages consacré à l'histoire de la Bretagne et des Bretons.

Et j'ai été très heureux de recevoir, pour ce livre, en 2006, le prix d'histoire de l'Académie française : d'une certaine façon, ce prix bien « français » pour une histoire bien « bretonne » réalisait cette « composition française » chère à Mona Ozouf : c'est-à-

dire réussir à faire coïncider ma bretonnité avec mon appartenance à la « nation France ».

- Je me dois de rappeler aussi ces longs mois d'enfermement pour cause de covid, en 2020. Ils m'ont permis d'écrire – ce fut une autre commande - cette improbable « Histoire de la Bretagne pour les Nuls ».

J'ai longtemps hésité, là aussi, à écrire cette histoire, et puis l'éditeur m'a vraiment laissé carte blanche, ce qui m'a permis d'intégrer de nombreuses recherches dans ce livre destiné au grand public.

Car le paradoxe est que, dans les universités de Brest, de Rennes, de Lorient, de Nantes, de nombreuses thèses ont été écrites sur l'histoire de la Bretagne. Et de ce point de vue, en rendant compte, je me sens un peu comme un « passeur de mémoire » d'une histoire au travail, d'une histoire effervescente, sans cesse renouvelée.

* Aujourd'hui, mon dernier livre, intitulé « Une brève histoire de l'identité bretonne » avec, en couverture, cette Bécassine féminine, la bouche enfin ouverte – alors que la première Bécassine n'a pas de bouche -, se présente comme un plaidoyer pour la reconnaissance de ce passé, qui a, lui aussi, d'une certaine manière, la bouche fermée : l'histoire de la péninsule, il faut, je crois, sans cesse le rappeler, n'est aujourd'hui, en 2023, jamais officiellement enseignée, ni en primaire, ni en secondaire, à peine dans le supérieur, et pourtant cette histoire bretonne est une composante essentielle, tout comme la langue, de notre irréductible identité.

Grâce à ce collier herminé, j'aurai peut-être un peu plus de force et de voix pour défendre et illustrer les siècles qui nous ont précédés.

Pour tout résumer en très peu de mots, en une seule phrase, je dirai qu'en travaillant sur ces temps un peu oubliés de l'Armorique, j'ai voulu défendre une idée toute simple : une société qui ne s'interroge pas sur son histoire, sur son passé, est une société sans avenir, une société morte.

L'histoire fait bien partie de l'ADN de notre Bretagne.

Joël Cornette